

Culture et religion, le temps de la « sainte ignorance »

La déconnexion culture – religion

Le philosophe et sociologue Olivier Roy vient de publier un livre sur les rapports entre la religion et la culture¹. Cet ouvrage très documenté propose une analyse fouillée et pose des questions difficiles sur le positionnement des religions au sein de la mondialisation.

L'auteur analyse l'histoire des liens entre culture et religion. Au XXI^{ème} siècle nous entrons dans une relation inédite et qui n'est pas sans poser des questions décisives aux quelles il n'est pas simple de répondre.

Après des siècles où la religion était en connexion étroite avec la culture, nous connaissons des temps où la rupture est de plus en plus marquée entre les deux. La longue période où chacun dans la société partageait peu ou prou les mêmes valeurs morales qu'il soit croyant ou non, catholique ou anticlérical, est derrière nous. La référence religieuse sous jacente à la vie sociale se marginalise et sort de plus en plus du champ culturel. Les nouveaux comportements et valeurs s'individualisent et s'éloignent de toute référence religieuse. La culture repousse la religion au dehors. Elle s'installe dans la « sainte ignorance », dans l'absence de connaissance religieuse. Mais c'est aussi la religion elle-même qui, portant un regard de plus en plus critique sur la culture contemporaine dans laquelle elle perçoit une résurgence de formes païennes, prend distance.

Or, en se découplant de la culture, la religion prend une forme plus radicale. Affranchie des compromissions avec les cultures particulières, elle devient pure et dure.

Pour l'auteur, la culture est en effet ce qui rend le religieux plus ouvert et plus englobant. Quand la culture et la religion étaient liées ensemble, ce qui importait alors c'était la conformité des comportements bien plus que l'adhésion de la foi. Du même coup, tout un dégradé d'appartenances était admis. Il était possible de se reconnaître chrétien sans témoigner pour autant d'une grande ferveur croyante. En retour, la religion apportait ses repères moraux, sa symbolique unificatrice et son sens à l'existence.

En terre trégorroise, par exemple, il n'y a pas si longtemps, on pouvait être non croyant et pourtant accepté comme catholique pourvu que certains marqueurs fussent respectés : un minimum de pratique religieuse, une conformité des actes publics à ses valeurs morales. Dans ce contexte, le catholicisme supportait les tièdes.

A l'inverse du catholicisme, le protestantisme dans ses formes évangélique et pentecôtiste s'est construit dans un hors champ de la culture. Très vite, il s'est opposé à la culture quelle qu'elle soit considérée d'emblée comme païenne. Il appelle à s'engager totalement dans la foi, dans l'obéissance aux préceptes moraux et la soumission à la Parole. Dégagée de toute culture, la religion redevient « pure ».

Cette forme religieuse est en phase avec notre temps. Parce qu'elle répond à la quête identitaire, communautariste, affective et mobile, elle est mondiale. Affranchie de la culture, la religion se radicalise et se délocalise. Elle se fait prosélyte. Elle simplifie son dogme et son histoire, jusqu'à parfois mépriser la science théologique, d'où ici aussi une « sainte ignorance ». Les fondamentalismes et les extrémismes trouvent là leur terreau. Partout, de plus en plus d'hommes et

¹ Olivier Roy, « **La sainte ignorance** » *le temps de la religion sans culture*
éditions du seuil, octobre 2008

de femmes ont accès à toutes sortes d'éléments religieux dispersés et décrochés de leur lieu d'origine. Des conversions individuelles, des passages d'une religion à une autre, sont donc désormais possibles à grande échelle sur toute la planète. De ce fait, l'auteur ne croit pas à un retour du religieux, pas davantage en un choc des civilisations. Nous aurions plutôt à faire à une véritable métamorphose du religieux.

Quand le christianisme fait son deuil de toute prétention à inspirer une culture globale sécularisée, il tend à prendre les traits d'une sous-culture minoritaire inscrite dans le multiculturalisme contemporain. C'est d'ailleurs ainsi qu'aujourd'hui des Eglises ont tendance à revendiquer leurs droits. Elles en appellent au respect d'une communauté particulière au même titre que bien d'autres, ce faisant elles entérinent une rupture de fait avec leur statut de référence culturelle globale, commente Olivier Roy.

Ayant sans état d'âme relégué dans le passé toute volonté de composer avec les cultures, le néo-protestantisme est d'emblée plus accordé à cette mutation. De ce fait, le pentecôtisme est la religion qui connaît aujourd'hui l'expansion mondiale la plus forte sur tous les continents. Il devient la religion dominante actuelle qui tend à formater plus ou moins chaque religion. Mais c'est chaque religion qui se recompose dans ce qui est devenu un grand marché. Cette évolution du religieux, Olivier Roy l'observe partout. Fin connaisseur du moyen Orient, il la remarque fortement dans l'Islam mais aussi dans bien d'autres mouvements religieux.

Sous la poussée des communautés nouvelles et des mouvements de réveil, peu à peu, cette manière de vivre la foi est entrée dans le catholicisme. Le pontificat de Jean Paul II l'a favorisé. En France, mais, c'est ici une appréciation personnelle, on peut dire que d'une certaine manière la dynamique d'aller au cœur de la foi répond à cette nouvelle donne. L'insistance à revenir au cœur de la foi, à passer d'un héritage culturel à la proposition de la foi, à se penser en communauté minoritaire, à entrer dans une pastorale de l'initiation, prend ainsi en compte la sortie des temps de chrétienté. On voit mal aujourd'hui en effet comment ne pas encourager les chrétiens à s'avancer de plus en plus communautairement au cœur de la foi pour qu'ils tiennent debout humainement et spirituellement dans une société dans laquelle la culture ambiante n'est plus porteuse. De ce fait, tenir dans la foi suppose aujourd'hui bien d'autres exigences qu'hier.

Cela dit, on peut percevoir dans le livre d'Olivier Roy une invitation à mesurer plus finement les conséquences de cette évolution. Et c'est ici que « la sainte ignorance » pose des questions bien difficiles à résoudre pratiquement. Des questions que chaque pasteur croise quotidiennement à chaque carrefour !

Des questions pastorales difficiles et quelques propositions

Dans cette évolution, on voit bien ce que le christianisme peut gagner. Les croyants s'en trouvent plus impliqués dans leur foi dans des communautés plus ferventes, soucieuses de proposer l'Évangile au monde. L'Église renforce ses exigences et favorise l'avancée au cœur de la foi. Elle a le souci de former des chrétiens « adultes dans leur foi ».

Cependant il s'agit aussi de regarder ce que le christianisme risque de perdre dans cette métamorphose. Je me livre ici à quelques considérations plus personnelles.

La question pourrait être celle-ci : jusqu'où peut-on s'engager dans une sortie du religieux de la culture pour un christianisme confessant plus exigeant ? Peut-on encore tenir une pastorale qui donne droit à l'un et à l'autre ? C'est d'ailleurs ce que l'Église catholique en France donne l'impression de faire, tentant de concilier ou plutôt ballotant entre ces deux pôles qui apparaissent de plus en plus en

tension : afficher sa position de référence culturelle globale ou manifester le particularisme de la confession croyante.

En Bretagne particulièrement la question est sensible car le catholicisme a entretenu des relations à la fois complexes et serrées avec notre culture et qui perdurent encore d'une certaine manière. Faire le deuil purement et simplement de ce lien n'est pas si évident.

Ce qui est en jeu pastoralement c'est de laisser place à différents modes d'appartenance chrétienne et donc de ménager des cheminements possibles qui ne soient pas enfermés dans le tout ou rien, le tout dedans et le tout dehors. Donner droit à ce que des hommes et des femmes se revendiquent du catholicisme sans y mettre la même exigence mais au titre d'un patrimoine dont ils se sentent encore redevables et liés. Mais alors à quelle position mettre le curseur de l'appartenance ? Nous rencontrons cette question si souvent dans la pastorale sacramentelle par exemple, qu'on pense aux dernières agitations concernant la préparation au baptême.

La lettre aux catholiques de France tout en appelant à former les chrétiens au cœur de la foi, prenait soin d'inviter à entrer dans un regard évangélique capable de reconnaître la vie de l'Esprit à l'œuvre en tout homme dans le monde. C'est ainsi qu'elle résiste à marquer trop fortement les frontières qui peuvent s'instaurer entre les croyants et les non croyants.

Ce qui est en jeu c'est aussi de préserver l'inscription du catholicisme dans notre culture. La religion peut-elle être aujourd'hui encore une source d'inspiration pour des valeurs qui imprègnent notre culture dans son consensus morale et esthétique, sans que cela requière nécessairement de partager la foi ?

La question est difficile parce que des lignes de rupture apparaissent de plus en plus surtout en matière de morale familiale et sexuelle, notamment sur les sujets brûlants que sont par exemple la place de la femme, l'homosexualité ou la parentalité. Dans les domaines sociaux et politiques, cependant, la doctrine sociale de l'Eglise est d'une grande actualité. L'Eglise catholique a été en Bretagne un facteur déterminant dans la promotion sociale et économique de notre région. Mais la religion quand elle est séparée de la culture a tendance à désertier le terrain de la construction d'une société plus juste et fraternelle en partenariat avec d'autres. L'humanisme chrétien, ressourcé à l'Evangile, peut-il être encore source d'inspiration pour le discernement et les choix éthiques de notre société ?

Sur le plan symbolique, on pense à tout l'intérêt manifesté aujourd'hui chez nous, par delà les idéologies et les confessions croyantes, pour la sauvegarde du patrimoine, les pardons, les célébrations des funérailles... Il y a le signe qu'une culture catholique est encore partagée par bien des gens qui pourtant ne sont pas eux-mêmes engagés dans une démarche croyante. Comment parvenir à respecter cela tout en ouvrant aux autres dimensions de la foi ?

Sur le plan catéchétique, la proposition que notre paroisse essaie de mettre en place tente, il me semble, de répondre à ce que nous percevons comme une double exigence en tension. D'une part, en effet, reliée à la recherche catéchétique en cours en France, elle veut favoriser une catéchèse d'initiation c'est à dire plus ancrée dans l'expérience croyante par un lien réel avec la Parole de Dieu et la communauté croyante, au cœur de son mystère. Dans ce sens, elle répond à l'exigence d'une vie chrétienne plus radicale et communautaire. Mais, d'autre part, afin de préserver une forme d'appartenance plus élargie, elle offre à tous la possibilité de recevoir une culture chrétienne, c'est à dire de se nourrir dans les valeurs et la symbolique chrétienne, autrement dit, de s'inscrire dans une histoire particulière marquée par le christianisme. C'est ainsi qu'elle participe à sa façon à refouler la « sainte ignorance ».

Que devient la culture ?

Dans les pages de conclusion, Olivier Roy constate cependant un affaiblissement récent des fondamentalismes et des mouvements de réveil. Ces phénomènes sont nés dans la contestation avec une génération précédente marquée par une idéologie libertaire et anti religieuse qui a fini par décevoir. Or, cette expérience construite dans la rupture s'avère souvent difficile à transmettre aux générations qui suivent.

Plus généralement, c'est la question même du devenir de la culture qui émerge. Quelle culture génère notre société de consommation ? Peut-on d'ailleurs parler encore de culture quand l'éclatement des références et l'individualisation des comportements gagnent de plus en plus, et mettent à mal toute réalité d'une culture véritablement commune et pérenne ? La culture ne tend-elle pas alors à se morceler dans une multitude de sous cultures tribales, provisoires et transitoires, que le religieux du moment tenter de rejoindre, en essayant par exemple d'attirer les jeunes en reprenant leur propres codes culturels ?

Plus fondamentalement encore, que devient à terme une culture coupée de son origine religieuse ? Est-il possible de maintenir une inscription dans une culture qui elle-même tend à exclure sa dimension religieuse ?

Si nous répondons oui à cette dernière question, il nous resterait alors à chercher à intensifier la participation de l'Eglise à la vie culturelle de notre temps. Prendre notre part au nom de l'Évangile à la proposition d'une nouvelle sagesse pour notre temps quand de multiples défis humains nous bousculent. Favoriser une expression des arts pour tous inspirés de l'humanisme chrétien et de l'Évangile. Il y a là tout un champ d'actions possibles dont on perçoit encore, malgré tout, une certaine attente aujourd'hui.

P. Laurent Le Boulc'h

Avril 2009